

**« Comment Dieu se manifeste-t-il à l'homme ? »**  
**Cours n° 8 : 5 décembre 2022 / 20h-22h (visio)**  
***Lire et interpréter les Écritures***

**A. Mise en place de quelques notions :**

- Rappel : Bible, Écriture(s), Évangile, évangiles, Parole de Dieu
- Inspiration et canon

**1. L'inspiration de l'Écriture**

Le Caravage, *Saint Matthieu et l'ange*, 1602 (église Saint-Louis des Français, Rome).



2Tm 3,15-17 : « Depuis ta tendre enfance, tu connais les saintes Écritures ; elles ont le pouvoir de te communiquer la sagesse qui conduit au salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute Écriture est inspirée de Dieu (*theopneustos*) et utile pour enseigner, pour réfuter, pour redresser, pour éduquer dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, équipé pour toute œuvre bonne ».

Les premiers chrétiens parlent des « vraies Écritures données par l'Esprit saint » (cf. Lettre de Clément de Rome vers l'an 95). L'affirmation selon laquelle « Dieu est l'auteur des Écritures » s'impose de Grégoire le Grand (vers l'an 600) à Pie XII dans l'Encyclique *Divino Afflante Spiritu* (1943), n°3. En ce sens, on parle de « l'inerrance biblique ».

Concile Vatican II, *Dei Verbum* n° 11 (1965) affirme que, d'une part, « la vérité divinement révélée a été consignée dans la Sainte Écriture, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, tant l'Ancien que le Nouveau Testament, tout entiers : ils ont Dieu pour auteur » et que, d'autre part, « Dieu a choisi des hommes dans le plein usage de leurs facultés et de leurs moyens, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils aient mis par écrit, en vrais auteurs, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement ».

*Dei Verbum* n° 13 : « les paroles de Dieu, passant par les langues humaines, ont pris la ressemblance du langage des hommes, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes ».

**2. Le Canon des Écritures**

Le canon des Écritures donne la liste des livres reconnus d'une origine divine et d'une autorité infaillible. En ce sens, il fixe la « règle de la foi et de la doctrine » ; ces livres sont qualifiés de canoniques en lien avec l'inspiration.

Le texte le plus ancien, découvert à Milan en 1740, dénommé **le canon de Muratori**, donne la liste des « nouveaux » livres reçus par l'Église de Rome vers 180-190 : 4 évangiles ; Actes ; 7

épîtres de Paul (Co, Ga, Rm, Ep, Ph, Col, Th) et 2 autres (2Co et 2Th) ; Philémon, Tite, Timothée 1 et 2, Jude, Pierre 1 et 2, Jacques ; Jn 1, 2 et 3 ; Ap Jean, (auxquels sont ajoutés Ap Pierre ; Pasteur d'Hermas). Des listes, qui font autorité, issues de la pratique des Églises, existent donc assez tôt. La liste magistérielle définitive est plus tardive : c'est le *Décret sur les livres saints* du concile de **Trente** en 1546.

Selon que l'on s'appuie sur la bible hébraïque (en hébreux) ou la Bible des Septante (en grec ; texte cité dans le NT), le canon vétérotestamentaire comprendra les livres deutérocanoniques écrits en grec ou pas (Judith, Tobie, Maccabées 3 et 4, Baruch 1 et 2, Baruch 6 (= lettre de Jérémie), sup. grec de Dn, sagesse de Salomon (Sagesse), sagesse de Ben Sirac (Siracide), sup. grec d'Esther). Le canon protestant ne contient pas les deutérocanoniques ; ils sont intégrés dans la dernière version de la TOB.

Le canon en tant que liste ne se trouve pas dans la Bible (il n'y a pas de table des matières !) ; autrement dit, c'est une « autorité » extérieure au texte qui a délimité le livre de la Bible par la fixation du canon. Cette autorité est celle collective des communautés et de leurs expériences de foi.

## **B. Quelques étapes de l'histoire des modes de lecture des Écritures**

### **1. Durant le premier millénaire**

Après la paix constantinienne (313 : Édit de Milan), les premiers siècles du christianisme sont le temps d'une quadruple opération : progressive fixation du Canon, du Symbole, des sacrements -baptême et eucharistie- et de l'organisation, via l'épiscopat.

C'est une période, dite de « l'antiquité tardive »<sup>1</sup> voit le développement du christianisme dans le bassin méditerranéen ; c'est celle des grands conciles christologiques et trinitaires (Nicée en 325, Constantinople I en 381, Ephèse en 431, Chalcédoine en 451, Constantinople II en 553, Constantinople III en 680-681). En réaction à l'implantation urbaine du christianisme, se développe le monachisme avec Pacôme (292-348) et Antoine (251-356) en Orient et Benoît de Nursie (480-547) en Occident.

Après la chute de l'empire romain (410-476), les monastères deviennent des lieux de développement du christianisme et de sauvegarde de la culture antique. Notons le passage au latin avec la Vulgate de Jérôme. Le rapport à l'Écriture s'y vit de diverses manières : par la liturgie, par la *lectio divina*, par la copie dans le *scriptorium*.

Avant le XI<sup>e</sup> siècle, « la figure culturelle que produit la révélation chrétienne se déroule [...] dans le cadre des écoles monastiques, conventuelles ou cathédrales, c'est-à-dire dans des lieux ecclésiastiques et ecclésiaux, incluant institutionnellement, mais aussi spirituellement, un des centres de l'Église médiévale : l'évêché, le monastère ou le couvent des chanoines réguliers. L'objet de l'enseignement est [...] la *sacra pagina*, donc la Bible ; la méthode est celle du commentaire ; le but est l'édification intérieure. [...] », Giuseppe ALBERIGO, « De l'école-cathédrale à l'université », dans *La responsabilité des théologiens. Mélanges offerts à Joseph Doré*, Paris, Desclée, 2002, p. 19-35, ici p. 20.

La méthode de lecture la plus couramment employée, depuis Origène (185-253 ; aussi appelé le « père de l'exégèse biblique ») est celle qui permet de déployer les divers sens de l'Écriture : littéral et spirituel, ou encore littéral, moral et spirituel, ce qu'on appellera finalement les « quatre sens de l'Écriture ».

---

<sup>1</sup> Voir par ex. Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou antiquité tardive ? IIIe-VIe siècle*, Paris, Seuil, 1977.

Le sens spirituel voit toutes les Écritures « du point de vue du présent chrétien. C'est l'Ancien Testament compris dans l'esprit du Nouveau. [...] il suppose une vue finaliste qui est elle-même une vue de foi. Il ne se dégage qu'à la lumière du Christ et sous l'action de son Esprit. Celui qui reprend de la sorte l'histoire d'Israël la comprend comme histoire du salut. Il ne l'étudie pas en historien, comme un spectacle qu'il ferait se dérouler devant lui, mais il la pense en croyant - et non pas en croyant juif, mais en croyant chrétien - pour en vivre. Elle est sa propre histoire. [...] Elle est un mystère qui est encore, identiquement, son mystère à lui. Il n'interroge donc pas la Bible comme un document, ou comme une série de documents sur le passé, mais il scrute les Écritures, pour y découvrir la pensée et le dessein de Dieu sur lui », Henri de LUBAC, « 'Sens spirituel' », *RSR* 36, 1949, p. 542-576, ici p. 562<sup>2</sup>.

## 2. Le passage à la modernité

Je retiens trois moments, sachant que, bien sûr, d'autres étapes pourraient être analysées.

### 21. XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles

Dès le XII<sup>e</sup> siècle, le passage à la modernité commence de diverses manières : des changements sociaux (société post-féodale, urbanisation et transports, commerce et marchands, etc.) ; le passage de l'école-cathédrale ou du monastère à l'université (la Sorbonne vers 1150 à Paris ; Bologne, Oxford) ; le changement de méthodes (du commentaire spirituel de la *sacra pagina* à la dialectique scolastique de la *disputatio* et de la *quaestio*) ; l'importance donnée à la « vie apostolique » à côté de la vie contemplative monastique, illustrée par la création des ordres mendiants : Franciscains (Assise, 1209) et Dominicains (Toulouse, 1216) ; la redécouverte des œuvres d'Aristote<sup>3</sup>. Un des résultats de toutes ces évolutions se repère dans l'attribution d'un statut scientifique à la théologie : cf. saint Thomas d'Aquin, (vers 1267), *Somme théologique Ia*, q.1, a.2, *respondeo* (réponse) :

A coup sûr, la doctrine sacrée est une science. Mais, parmi les sciences, il en est de deux espèces. Certaines s'appuient sur des principes connus par la lumière naturelle de l'intelligence : telles l'arithmétique, la géométrie, etc. D'autres procèdent de principes qui sont connus à la lumière d'une science supérieure : comme la perspective à partir de principes reconnus en géométrie, et la musique à partir de principes connus par l'arithmétique. Et c'est de cette façon que la doctrine sacrée est une science. Elle procède en effet de principes connus à la lumière d'une science de Dieu et des bienheureux. Et comme la musique fait confiance aux principes qui lui sont livrés par l'arithmétique, ainsi la doctrine sacrée accorde foi aux principes révélés par Dieu.

L'écart se creuse entre *sacra pagina* et *sacra doctrina* et les « faits singuliers », donc l'aspect narratif et historique du récit biblique, est relativisé.

### 22. XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles

En 1450 : invention de » l'imprimerie par Gutenberg à Mayence (Allemagne)

En 1454 : le premier livre imprimé est la Bible en latin avec 42 lignes par page, dite « Bible de Gutenberg ».

A partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle, on cherche à établir des versions critiques des textes à partir des manuscrits ; on apprend les langues bibliques (hébreu, grec, etc.) se développe ; on effectue les premières traductions en langues vernaculaires<sup>4</sup>.

« Passé le premier enthousiasme provoqué par la providentielle invention de l'imprimerie, passée aussi la nécessité d'établir ou de rétablir au mieux le texte dans sa matérialité par-delà la multiplicité des copies manuscrites et les erreurs inévitables qu'elles pouvaient charrier,

<sup>2</sup> Voir aussi Id., « Sur un vieux distique : la doctrine du 'quadruple sens' de l'Écriture », dans *Mélanges F. Cavallera*, Toulouse, 1948, p. 348-366.

<sup>3</sup> G. ALBÉRIGO, *op. cit.*, p. 27 : avec « le déclin du symbolisme platonicien, l'influence aristotélicienne parvient à dicter à la recherche théologique de nouvelles règles de méthode inspirées par une rationalité radicale ».

<sup>4</sup> Premières versions de la bible en français : 1534 : Olivetan ; 1555 : Castellion.

c'est le texte dans son intelligibilité même qui manifestait des 'difficultés' et pas seulement dans sa matérialité. [...] Les difficultés du texte biblique furent l'enjeu d'un important débat entre Luther (1483-1546) et Érasme (1466-1536) dans les années 1524 et 1525. Pour Luther, l'Écriture ne pouvait recéler aucune obscurité, laquelle ne se trouvait que dans l'âme pécheresse du lecteur, tandis qu'Érasme, s'en tenant à la lecture [...] du texte, largement due à ses travaux érudits de critique textuel et de traducteur, ne pouvait que constater de telles difficultés. Dialogue de sourds sans doute, mais dont ni l'un ni l'autre n'étaient vraiment dupes. Tous deux partaient de points de vue différents, l'un, Luther, d'enjeux doctrinaux qui impliquaient la *Divina Claritas* de la *Scriptura Sola*, tandis que l'autre, Érasme, s'en tenait à la lettre, au narratif, à l'*Historia* », Pierre GIBERT, « L'avènement de la critique biblique et son exigence théologique », *Gregorianum* 92, 4 (2011), p. 756-767, ici p. 758.

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, le travail critique s'intensifie, principalement avec l'oratorien Richard Simon (1638-1712) qui publie en 1678 *L'histoire critique du Vieux Testament* (il se demande par exemple si Moïse est réellement l'auteur du Pentateuque) et en 1689 *L'histoire critique du texte du Nouveau Testament*. Il eut de nombreux opposants donc Bossuet. sa recherche l'isola ; il est aujourd'hui considéré comme le père de l'exégèse moderne.

Richard Simon fixa les fondements de l'approche critique de la Bible :

- rechercher l'histoire des états du texte en étant attentif aux lieux et aux époques ;
- tenir compte des évolutions dans la langue ;
- resituer la Bible à l'intérieur d'un ensemble plus vaste d'écrits ;
- chercher à résoudre les grandes 'difficultés' avec objectivité pour répondre aux objections ;
- chercher le sens littéral ;
- ne pas s'arrêter aux avis des autorités s'ils ne sont pas conformes à la vérité.

### 23. La crise moderniste (de ~1880 à ~1914)

Le XIX<sup>e</sup> siècle fut le siècle de l'histoire et des historiens (en France notamment Jules Michelet (1798-1874), etc.). Leurs travaux impactent la compréhension des premiers siècles du christianisme et la connaissance de la Bible.

A propos de l'histoire des premiers siècles du christianisme :

Louis Duchesne (1843-1922) enseigna à l'ICP l'histoire des premiers siècles du christianisme et constate que « le langage des Pères anté-nicéens est difficile à distinguer de ce qui, au temps de saint Augustin, eût été considéré comme hérétique [...]. La doctrine qu'ils favorisaient était celle de la *génération temporelle* du Verbe », Louis DUCHESNE, « Les témoins anté-nicéens du dogme de la Trinité », *Revue de sciences ecclésiastiques* (Lille), 5<sup>ème</sup> série, VI, décembre 1882, p. 481-547, ici p. 506. Il est renvoyé de l'ICP en 1882-83, ses travaux sont mis à l'index en 1912 puis finalement réhabilités.

A propos des « études bibliques » :

Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le pape LÉON XIII, *Encyclique Providentissimus Deus*, 1893 : « Il est nécessaire aux professeurs d'Écriture sainte [...] de connaître les langues dans lesquelles les livres canoniques ont été initialement écrits [...] Il est évident que dans les questions historiques telle que l'origine et la conservation des ouvrages, le témoignage de l'histoire [...] doit être recherché et discuté avec le plus grand soin ». Le même Léon XIII créa en 1902 la Commission Biblique Pontificale.

Deux exégètes français ont marqué cette période : Alfred LOISY, *L'Évangile et l'Église*, 1903, suivi en 1904 un livre-réponse *Autour d'un petit livre* et Marie-Joseph LAGRANGE, op, qui créa en 1892 de la *Revue biblique*, précisant que « tout ce qui peut contribuer à faire connaître la Bible : controverses, philologie des langues sémitiques, archéologie sacrée, bibliographie, théologie scolastique et mystique de l'Écriture sainte, histoire de l'exégèse, tout ce qui peut

favoriser les études bibliques, doit trouver place dans la revue » (*Revue biblique* n° 1, 1892, p. 10). Il publia en 1903 un ouvrage majeur *La méthode historique*, issu de six conférences données à Toulouse en 1902 (et la même année, un commentaire sur le *livre des juges* et une étude sur les *religions sémitiques*). Il précisait :

« Le danger [...] est de supposer que les auteurs sacrés croyaient à tout, imposaient tout comme la base [...]. Il faut distinguer. Il y a des cas où l'auteur sacré croit à la réalité des faits, veut qu'on y croie et considère ces faits comme la base nécessaire de son enseignement religieux et moral. Exemple : la mort et la résurrection de Jésus. Il y a des cas où les faits et l'ordre des faits sont à la base d'un enseignement religieux et cependant la réalité de cette apparence n'est pas indispensable pour que cet enseignement subsiste. Exemple : la création en six jours de vingt-quatre heures et le repos du sabbat [...]. La raison en est qu'il suffit que le fait énoncé puisse servir de type en raison même de la façon dont il est énoncé, sans qu'il soit nécessaire que la réalité réponde à l'énoncé », Marie-Joseph LAGRANGE, *Eclaircissement*, 1905, manuscrit, p. 66-67.

Ajouté au contexte français de la séparation Église/État de 1905, les modernistes, sauf MJ Lagrange, furent condamnés (*Pascendi* en 1907 ; serment anti-moderniste en 1910) et il fallut attendre 1943 pour que les orientations retenues soient validées par le pape Pie XII dans l'encyclique *Divino Afflante Spiritu* et ensuite largement reprises dans *Dei Verbum*.

## C. Lire et interpréter : méthodes et acte

### 1. Les méthodes exégétiques actuelles

voir de la Commission biblique pontificale, *L'interprétation de la Bible dans l'Église*, 1993 (100 ans de *Providentissimus Deus* et 50 ans de *Divino Afflante Spiritu*)

Si la méthode historico-critique est « indispensable pour l'étude scientifique du sens des textes anciens », car elle permet la recherche du sens littéral, elle doit aussi être complétée par des « approches synchroniques » (méthodes d'analyse littéraire (rhétorique, narrative, sémiotique) ; approche canonique ; approche à partir des traditions juives ; approche sociologique ; approche psychologique et psychanalytique ; approche par l'anthropologie culturelle ; approches contextuelles (théologies de la libération, théologies féministes)).

La Tradition catholique, prenant acte que la Bible est elle-même interprétation et ré-interprétation, « aborde les écrits bibliques avec une précompréhension qui unit étroitement la culture moderne scientifique et la tradition religieuse provenant d'Israël et de la communauté chrétienne primitive. Son interprétation se trouve par là en continuité avec le dynamisme d'interprétations qui se manifeste à l'intérieur même de la Bible et qui se prolonge ensuite dans la vie de l'Église » (*Ibid.*, p. 77). Sont associées interprétation et de actualisation, AT et NT, sens littéral et sens spirituel.

### 2. Ce qu'interpréter veut dire : (y compris quand on traduit)

Notre époque accentue l'importance du rôle du lecteur.

*Dei Verbum* n° 12.1 précise le travail de l'interprète et du lecteur : « puisque Dieu, dans la Sainte Écriture, a parlé par des hommes à la manière des hommes, il faut que l'interprète de la Sainte Écriture, pour voir clairement ce que Dieu lui-même a voulu nous communiquer, cherche avec attention ce que les hagiographes (auteurs) ont vraiment voulu dire et ce qu'il a plu à Dieu de faire passer par leurs paroles ».

Et *Dei Verbum* n°12.2 complète : « puisque la Sainte Écriture doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit qui la fit rédiger (cf. St Jérôme), il ne faut pas, pour découvrir exactement le sens des textes sacrés, porter une moindre attention au contenu et à l'unité de toute l'Écriture, eu égard à la Tradition vivante de toute l'Église et à l'analogie de la foi ».

voir aussi l'Exhortation *Verbum Domini* de Benoît XVI, 2010.

### 3. L'acte de lecture

Lire la Bible fait partie des fondamentaux de la vie chrétienne, personnellement ou en groupe (voir les nombreux groupes bibliques). Avec Paul BEAUCHAMP, *Parler d'Écritures saintes*, Paris, Seuil, 1987, on peut retenir deux convictions :

« La Bible est Parole de Dieu *et* elle est parole d'homme. [...]. La Bible est un livre multiple mais elle est *aussi* un livre un. Une vérité mais beaucoup d'aspects et, dans une certaine mesure, des contradictions. [Elle est] le livre d'un peuple, le livre d'une Église (avec ses divisions) *et* pourtant message universel, livre de tous les hommes. [...]. La Bible est un livre véridique, mais pourtant ses interprétations sont diverses ; [...] la Bible comporte l'Ancien et le Nouveau Testament. [...] Dans ces formules, pour chacun de ces contrastes, le mot important, c'est *et*. Un contraste ou un paradoxe est toujours quelque chose d'inconfortable. C'est pourquoi on essaie spontanément de s'en débarrasser. Par exemple, entre 'livre de Dieu' et 'livre de l'homme', on est tenté de choisir. Or, justement, ces deux aspects ne doivent pas s'exclure l'un l'autre et c'est leur union qui est belle » (p. 11-12, c'est l'auteur qui souligne).

Beauchamp se demande alors comment entrer dans le Livre ?

« Quelqu'un a lu l'Écriture avant nous, [de sorte que] le Livre est relevé par une 'vive voix' qui sort et fait sortir du cercle de l'Écriture, non pas en ajoutant quelque chose mais en la transmettant, [c'est-à-dire] en la désignant comme Livre saint, en désignant ce qu'elle désigne et qui est le corps du Christ » (*Ibid.*, p. 43-44).

**Ainsi, l'Écriture a à être lue dans l'acte même de sa transmission.**

#### Annexe : datation des 27 textes du Nouveau Testament

Livre	Datation estimée	ref. fragment de papyrus (date du fragment le plus ancien)
Mc	60-75	P45 (vers 250)
Mt	70-100	P104 (entre 150-200)
Lc	80-100	P4
Jn	80-110	P52 (vers 130)
Ac	80-100	P29
Rm	57-58	P46 (vers 200)
1Co	56-57	P46 (vers 200)
2Co	57	P46 (vers 200)
Ga	fin années 40 ou 54-57	P46 (vers 200)
Ep	années 60 ou 90	P46 (vers 200)
Ph	56-63	P46 (vers 200)
Col	54-63 ou vers 80	P46 (vers 200)
1Th	50-51	P46 (vers 200)
2Th	51-52	P92 (III <sup>e</sup> ou IV <sup>e</sup> siècle)
1Tm	vers 65 ou 100	Codex Sinaiticus (IV <sup>e</sup> siècle)
2Tm	années 60 ou 100	Codex Sinaiticus (IV <sup>e</sup> siècle)
Tt	vers 65 ou 100	P32 (vers 200)
Phm	55-63	P87 (fin II <sup>e</sup> ou début III <sup>e</sup> siècle)
He	années 60 ou 80	P46 (vers 200)
Jc	62 ou 80-90	P20 et P23 (III <sup>e</sup> siècle)
1P	60-96	P72 (III <sup>e</sup> ou IV <sup>e</sup> siècle)
2P	vers 130	P72 (III <sup>e</sup> ou IV <sup>e</sup> siècle)
1Jn	90-100	P9 (III <sup>e</sup> siècle)
2Jn	90-100	
3Jn	peu après 100	
Jude	90-100	P72 (III <sup>e</sup> ou IV <sup>e</sup> siècle)
Ap	68-70 ou 89-96	P98 (fin II <sup>e</sup> siècle)

Synthèse dans Raymond E. BROWN, *Que sait-on du Nouveau Testament ?*, Paris, Bayard, 2011 (1<sup>ère</sup> éd. 1997 : américain), 921 p. (source wikipédia)